

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Philibert SECRETAN

Réflexions sur le désespoir

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1977, tome 73, p. 246-250

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Réflexions sur le désespoir*

Nous sommes mentalement dressés à concevoir l'espoir comme une disposition **naturelle** de l'homme à attendre de l'avenir qu'il réponde à ses légitimes aspirations au progrès. Ce progrès sera une amélioration de ses conditions de vie, une société plus juste, des droits mieux respectés, une meilleure efficacité de ses initiatives ; d'un mot, plus de raison, de bien-être et, qui sait, de bonheur.

L'espérance, en revanche, serait une vertu **supernaturelle**, relative aux fins dernières, à la Promesse du Royaume. Une vertu ordonnée à la Béatitude et non au bonheur.

Cette façon de distinguer espoir et espérance selon l'ordre du naturel et du surnaturel, du temporel et du spirituel, est-elle légitime ? Si oui est-elle encore comprise ? Et si elle n'est plus comprise, ne serait-ce pas qu'elle procède d'un langage et d'une « idéologie » devenue étrangère à l'homme moderne ?

Il n'est pas certain qu'une réponse satisfaisante puisse être donnée. Tentons néanmoins de faire quelques pas en direction de ce que suggère notre question...

## **Espoir**

L'espoir n'est-il qu'une disposition de l'homme à croire en un avenir — personnel ou collectif — plus riche de sens ou de satisfactions ? Ou la réalité de l'espoir n'est-elle pas à conquérir sur la possibilité du désespoir ? Poser la question de l'espoir en ces termes, c'est s'ouvrir

à une méthode peut-être inusitée, qui consiste à procéder de la négation à la position, au lieu de partir d'un modèle, d'une idée positive servant à juger ce qui en serait le contraire. Que peut être l'espoir s'il est **la négation du désespoir** ? Telle est la formule que nous préférons à celle plus classique : le désespoir est le contraire de l'espoir.

## Désespoirs

Quiconque a rencontré un désespéré, sait sur quel obstacle il bute lorsqu'il tente de lui porter secours. Rendre l'espoir à un désespéré est sans doute l'une des entreprises humaines les plus difficiles. Et me répondrait-on que le désespoir est bien souvent la réponse subjective, affective, à une situation vécue comme bloquée, mais en fait susceptible d'évoluer, et à laquelle il est le plus souvent possible de remédier, je m'empresserais d'acquiescer. Ce désespoir-là réagit par la fuite ou par le blocage affectif à une situation non maîtrisée. Toutes sortes de formes d'interventions sont possibles. Le courage des uns fera l'espoir des autres.

Au-delà de ce désespoir circonstanciel me paraît se dessiner un désespoir plus profond, mais dans lequel se cache encore une espérance — que peut-être le désespéré s'occulte à lui-même. Formulons-la ainsi : la « réponse » que constitue le désespoir vaut bien la réponse espérante des forts ; l'échec est encore une façon d'alerter, de faire signe, de parler, de s'affirmer.

Le désespoir vraiment désespéré est celui qui a tué en lui cette espérance cachée, qui a étouffé le cri, qui a renoncé à faire du désespoir une ultime manière de vivre. Mais au travers de ce désespoir glacé, je crois discerner un implacable besoin de justifier ce désespoir, le prodigieux montage d'une conviction où s'établit que rien ne peut changer, que rien ne sert à rien, qu'il n'y a aucune raison de croire que ce qui est figé puisse revivre.

C'est là qu'il faut se demander ce qui provoque cette exaltation du désespoir et ce refus non seulement obstiné, mais systématique, d'imaginer une issue — même dans la fuite, la débâcle ou l'orgie. Qu'est-ce, en définitive, que la complaisance au désespoir ? Il faut creuser profond

au cœur de l'homme « abîmé », et se heurter au silence ou à la folie pour discerner les racines d'un étrange héroïsme, d'une dureté immobile et d'une froide exaltation que recouvre d'un voile de respectabilité philosophique le terme de **nihilisme**.

Ce désespoir, que n'approche plus la psychologie, ne se découvre qu'au discernement des esprits, et c'est à partir de ses racines spirituelles qu'on peut en suivre la terrifiante arborescence.

## **Croix et désespoir**

Je propose une thèse simple : le désespoir radical dont le nihilisme est la vêtue idéologique, est l'écho, rapporté à la Croix, du péché originel. Le « Vous serez semblables à des dieux » de la Genèse, se reproduit dans une version nouvelle — et spécifiquement chrétienne : « Vous serez semblables à des crucifiés. »

Alors que l'espérance croyante est centrée sur la Résurrection, l'imitation désespérée se fige sur l'anéantissement et la mort absolus. Et si le Vendredi saint spéculatif de Hegel est l'introduction métaphysique au nihilisme, la méditation sur la mort de Dieu s'achève dans le culte du dieu Mort.

Le nihilisme est inséparable de l'athéisme, mais d'un athéisme monté en milieu chrétien et cherchant dans l'anéantissement de la Croix sa justification. Dieu est mort, et avec lui a été crucifiée toute espérance : non seulement l'espérance aliénante en un au-delà, mais l'espérance inscrite au cœur même de la vie.

L'imitation de la Croix est soit mystique, san-juaniste, ou elle est nihiliste. Nietzsche s'est exactement situé au point où les extrêmes paraissent se toucher et pourtant se contreposent aux extrêmes. Deux expériences paraissent se rejoindre, car l'une et l'autre sont des expériences d'abandon. Elles demeurent à distance infinie, car l'un extrême est abandon à..., l'autre abandon de...

Si les Béatitudes sont une préparation à la Croix en inscrivant au cœur des désespoirs humains le contre-trait de l'espérance du Christ,

cette transvaluation de toutes les valeurs sera comprise, dans l'évangile nietzschéen, comme l'exaltation de la Mort au cœur même de la vie. Le sauveur n'est plus celui qui délivre de la mort, mais celui qui délie de la vie.

Cette contra-diction reste pourtant une imitation. Le Christ, crucifiant dans sa mort toute espérance humaine, ne serait encore qu'un modèle héroïque, emportant dans sa mort — hâtive et exaltée, comme dira Nietzsche — le secret de son renoncement. Une nouvelle mystique va enjoindre à chacun de devenir un crucifié, d'assumer le désespoir absolu en affrontant le néant. Ce chemin de croix nihiliste va de l'abnégation à la négation ; et au moment même où la Passion semblait échapper à l'homme détourné du tragique, elle se présente, à portée de main, comme radicalement imitable. Si cette Passion nie l'espérance en cette vie que symbolise la réussite, si elle consacre le sublime de l'échec, elle subverse aussi la sagesse « trop » humaine qui dit : tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. **Dum spiro, spero.**

La vie qui paraît devoir réussir n'est en fait que ruse, miroir aux alouettes ; elle berce de ses mensonges l'insensé vouloir-vivre, proclame Schopenhauer, le maître en pessimisme de Nietzsche. Négation des espérances de vie, le désespoir est porteur d'un salut, d'une délivrance. Un nouveau vouloir, libérateur, est prêché aux hommes, et avec lui une liberté d'anéantissement où s'exalte l'espérance crucifiée.

Il faut ainsi rassembler bien des traits de la pensée moderne pour reconstituer la figure du Désespéré. Mais à en chercher les racines, force nous est de parler d'un péché **chrétien**, d'une perversion du sens de la Croix éclore en une mystique athée.

### **Espoir et espérance**

« Laissez ici toute espérance », écrit Dante aux portes de l'Enfer. L'image et le mot sont saisissants : l'espérance chrétienne n'a de signification que relativement au Royaume de Lumière, comme la désespérance est synonyme de Ténèbres. Mais l'espoir n'est pas que l'ombre de l'espérance, portée sur les choses transitoires de ce monde. L'espoir est le style militant de l'espérance de Gloire. Si l'espérance est la vertu

qui chemine du **déjà là** de la Gloire de résurrection, au **point encore** de la Gloire de Parousie, l'espoir est la vertu de celui qui ne se laisse pas désespérer.

L'espoir n'est vertu que lié au combat et à une expérience de finitude. A un combat contre la tentation de l'infini. Etrange, en effet, est le destin de l'idée d'infini. Signifiant la distance entre l'homme et Dieu, le temps et l'éternité, l'in-fini en est venu à suggérer une négation que l'homme pourrait prendre à son compte. La mort de la finitude, l'abolition de la vie finie : ces mirages sont porteurs d'un espoir trompeur. A l'extrême, pour venir à bout de la finitude, il faudra nier la vie elle-même, et l'être, pour que se lève en plein nihilisme une liberté infinie mais désespérée.

Si l'espérance est eschatologique, mais ancrée dans le **déjà là** de la Résurrection, l'espoir est moins la vertu de l'attente, de la patience et de la confiance en un monde meilleur, que la vertu engagée dans le combat contre le rêve d'infinité où je crucifie le réel et le possible pour aller à l'impossible. Espérer, c'est refuser de désespérer de l'homme fini, d'un monde fini : c'est reconnaître la richesse dans la pauvreté et refuser de nier ce qu'il faut accueillir.

Espérer, c'est refuser de renoncer à aimer.

Philibert Secretan